À PARIS, LE CINÉMA A SON NOMBRIL DU MONDE

SELON LE PALMARÈS COMSCORE, L'UGC CINÉ CITÉ LES HALLES EST LE COMPLEXE LE PLUS FRÉQUENTÉ DU MONDE. SA SITUATION ET SA PROGRAMMATION EN FONT UN LIEU UNIQUE. C'EST AUSSI LÀ QUE, DÈS LEUR DÉMARRAGE, S'ÉVALUE LE SUCCÈS DES FILMS.

LENA LUTAUD @LenaLutaud

C'est inattendu. Le cinéma faisant le plus d'entrées au monde ne se trouve pas Inde, en Chine ou à Dubaï, mais dans l'Hexagone. Encore plus étonnant, les Parisiens marchent au-dessus de ses salles sans s'en rendre compte. Le lieu tentaculaire et biscornu défie toute logique. On y accède, comme un spéléologue, en s'enfonçant dans les entrailles d'un centre commercial. L'entrée se trouve sur une voie piétonne souterraine baptisée « rue du Cinéma », face à une piscine olympique. Avec 2,22 millions de spectateurs, l'UGC Ciné Cité des Halles se hisse à la première place du palmarès 2023 de Comscore. *« Les autres cinémas sur le podium sont l'AMC de Burbank à Los Angeles et le Showcase Bluewater, au sud-est de Londres »*, détaille Éric Marti, directeur général de Comscore France. Ce géant américain est une référence dans l'industrie du cinéma. Ses analystes récoltent les box-offices dans le monde entier.

Quentin Tarantino, James Gray, Paul Thomas Anderson et Hirokazu Koreeda seront contents. Quand ils se rendent à Paris, ces auteurs font toujours un saut dans ce cinéma pas comme les autres. Il les fascine. Ici, pas de fauteuils numérotés, pas de Dolby Atmos, pas de fauteuils 4DX qui bougent. Là où d'autres se déshumanisent, l'entreprise compte 85 salariés. L'UGC Ciné Cité Les Halles est on ne peut plus français. À l'heure où les Halles n'incarnent plus la modernité de ses débuts et où Pathé, Kinepolis et CGR imaginent le cinéma du XXIe siècle, UGC fait le pari que sa formule durera encore longtemps. Malgré les hauts et les bas des Halles, les spectateurs sont attachés à ce cinéma. Ils y ont toujours un film à voir.

Programmations au pied levé

Au cœur de la capitale, à deux pas de la plus grande gare souterraine d'Europe avec ses métros et RER qui relient toute l'Île-de-France, *« sa localisation est clé »*, souligne Samuel Loiseau, directeur général des opérations d'UGC. Ce multiplexe est le seul des 2 000 cinémas en France à être ouvert de 9 heures du matin à minuit trente. Ses 27 salles sont un record en Europe. *« Même sa programmation est à part »*, ajoute Didier Trevisan, analyste chez Comscore. *Avatar* est à l'affiche, mais sans monopoliser tous les écrans. 65 % des films sont classés art et essai. *« Cela attire un public plus large. Contrairement aux multiplexes en périphérie, les œuvres étrangères y sont diffusées uniquement en VO »*, précise Didier Trevisan. *« Notre rôle est d'éveiller la curiosité du spectateur »*, martèle Patrice Le Marchand, directeur du cinéma. Comme *Bullet Train*, *Novembre* et *Elvis*, restés entre 11 et 13 semaines à l'affiche, les films sont visibles longtemps. À cela s'ajoutent des programmations montées au pied levé en fonction de l'actualité comme « L'Iran d'aujourd'hui en 7 films ». La venue pleine d'émotion de l'actrice Zar Amir Ebrahimi, récompensée à Cannes, a marqué les esprits. Le lieu s'anime aussi avec 158 avant-premières soit trois tapis rouge par semaine. Cet été, le directeur y a « fait son cinéma ». À raison d'une séance par soir, il a projeté ses 21 films préférés, dont *Barry Lyndon*, *Persona* et *La nuit nous appartient*. *« 4 500 spectateurs sont venus »*, souligne-t-il. À 54 ans, ce barbu chaleureux incarne le lieu. Les habitués le saluent par son prénom et lui offrent des chocolats à Noël. Plutôt qu'une usine à films, on découvre un village.

Inauguré le 21 juin 1995, *« cet UGC Ciné Cité symbolise la cinquième vague des cinémas parisiens après ceux des Grands Boulevards nés en 1905-1920, ceux des Champs-Élysées dans les années 1930, ceux du Quartier latin des sixties et ceux de Montparnasse après la construction de la tour en 1972 »*, raconte Thierry Béné, spécialiste de l'histoire des salles obscures (1). En 1979, les Halles deviennent l'un des tout premiers centres commerciaux de Paris. Le RER y a été créé deux ans plus tôt. Le lieu est moderne. Trois cinémas s'y installent, en dépit de l'arrivée des magnétoscopes et de Canal+. Il faudra attendre seize ans avant l'inauguration du Ciné Cité. *« Le quartier n'était pourtant pas connu pour sa cinéphilie. Le Sébastopol a fini son existence en projetant du porno »*, poursuit Thierry Béné. Trente ans plus tôt, UGC est aussi né sous d'étonnants auspices. Sous l'Occupation, la société Continental, voulue par Joseph Goebbels, ministre de la propagande du IIIe Reich, *« avait confisqué les cinémas dirigés par des Juifs »*, écrit Flora Lichaa dans *Cinémas de Paris*, chez CNRS Éditions. En 1946, le gouvernement français nationalise la Continental et crée l'Union générale cinématographique, soit UGC. Jusqu'à ce que Valéry Giscard d'Estaing, ministre de l'Économie et des Finances, estime que l'État n'a pas vocation à posséder des cinémas, et les privatise. C'est là que deux entrepreneurs, Guy Verracchia et Alain Sussfeld entrent en jeu et dirigent le tout à partir de 1975.

L'UGC Ciné Cité Les Halles accueille 2,2 millions de spectateurs dans ses salles en sous-sol. VINCENT BOISOT/LE FIGARO

Au début des années 1990, le duo crée les Ciné Cités, une nouvelle génération de multiplexes, avec fauteuils accoudoirs, grand écran, son et image dernier cri. Après un test à Lille, le concept arrive aux Halles où UGC a dégagé un large volume en rachetant ses concurrents et l'espace Jacques-Cousteau. La première semaine, 40 000 spectateurs se précipitent pour voir Sharon Stone dans *Mort ou vif*. Le cinéma contient l'un des premiers cybercafés de la capitale. *« On payait pour un film et on avait accès à autre chose. Peu de foyers avaient internet »*, se rappelle Didier Trevisan. En 2000, UGC lance sa carte illimitée. L'UGC Ciné Cité dépasse les 3 millions d'entrées. Un record conservé jusqu'à la pandémie. Personne ne se doute que la fermeture sera de 300 jours. *« Éteindre la lumière a été terrible, toute l'équipe a versé une larme »*, se souvient le directeur, dont le bureau est décoré d'une affiche de *French Dispatch* de Wes Anderson. *« L'illustrateur est un ami de Cadaqués, où Wes Anderson aime aussi aller »*, glisse cet ancien étudiant en philo arrivé par hasard au cours d'un stage en 1998.

Prendre le pouls du marché

Truffe au sol, un chien vadrouille dans le hall. Un canidé dans un cinéma, ce n'est pas courant. C'est Tato, le staffie blanc-camel d'Omar Sy. À l'affiche des *Tirailleurs*, l'acteur et producteur est venu assister à la toute première séance de son film. Entre deux selfies, il veut bien dire deux mots sur l'UGC Ciné Cité Les Halles. *« Je n'y venais pas petit, j'habitais loin, dans une cité à Trappes. Le rituel de venir ici a commencé avec les sorties de mes films. À partir de* Nos Jours Heureux, *en 2006, je les ai tous présentés ici.* Intouchables, Samba, Jurassic World... *c'est dans ce cinéma que j'ai appris à les lâcher. »* Du haut de son 1,90 m, il file rejoindre la cinquantaine de personnes du septième art qui se retrouve autour d'un café croissant. Laurent Grégoire, l'agent des stars, est là, tout comme Alain Attal, producteur de Guillaume Canet. Sur le coup de 9 h 30, le silence se fait. Entre les portraits de John Turturro et de Bernard Blier, Patrice Le Marchand annonce les entrées de la première séance. 58 pour *Les Tirailleurs*... *« Champagne ! »*, interrompt Omar Sy, qui espérait justement une soixantaine d'entrées. Ce rituel qu'a la profession de se retrouver ici tous les mercredis est l'ultime spécificité de l'UGC Ciné Cité Les Halles. *« Ce cinéma est le métronome du démarrage des films en France »*, explique la distributrice Laurence Gachet. *« On vient même si on n'a pas de film pour prendre le pouls du marché*, ajoute Jérémy Trequesser, au marketing d'Universal Pictures. *Si un film de Spielberg ou de Nolan ne décolle pas ou si un Marvel ne dépasse pas les 100 entrées, c'est ennuyeux. À l'inverse, les scores des comédies populaires, des films d'animation et des films d'horreur ne permettent pas de dégager des tendances. Ces films ne se regardent pas à la première séance du matin. Et certains genres sont davantage plébiscités en région. »* À la tête du site et du podcast Débrifilm, Aurélien et Max se précipitent pour photographier la feuille des entrées. C'est à qui la postera le premier sur les réseaux sociaux. Il existe même un hashtag #9hdesHalles. L'ultime consécration. ■

(1) salles-cinema.com

Les autres films

■ **« LES RASCALS »**
Drame de Jimmy Laporal-Trésor, 1h45.

THE JOCKERS FILMS

La confrontation dans les années 1980 entre une bande de jeunes de banlieue au look rockabilly et des skinheads. Si le scénario s'égare à force de vouloir labourer tous les terrains (social, politique), ces Rascals ne manquent pas de style. **É.S.**

■ **L'avis du Figaro :** ●●○○

■ **« LES CYCLADES »**
Comédie de Marc Fitoussi, 1h50.

MEMNTO DISTRIBUTION

Olivia Côte, coincée et divorcée, retrouve sa copine d'enfance, Laure Calamy, délurée et célibataire. Le duo dépareillé se chamaille en faisant le tour des Cyclades. Kristin Scott Thomas, en vieille hippie, plombe un peu plus le voyage, déjà pénible. C'est la première fois qu'on regrette des vacances en Grèce. **É.S.**

■ **L'avis du Figaro :** ●○○○

■ **« DE HUMANI CORPORIS FABRICA »**
Documentaire de Verena Paravel et Lucien Castaing-Taylor, 1h58.

LES FILMS DU LOSANGE

Anatomie du corps humain à travers plusieurs opérations à l'hôpital, filmé de l'extérieur comme de l'intérieur. Entre une chirurgie de l'œil, la dissection d'un sein cancéreux et une césarienne, une expérience impressionnante. **É.S.**

■ **L'avis du Figaro :** ●●●○

■ **« LES CADORS »**
Comédie dramatique de Julien Guetta, 1h25.

M.-C. ORLANDO/NOLITA CINÉMA

Jean-Paul Rouve est bouleversant de justesse dans le second film de Julien Guetta, comédie douce-amère qui raconte l'indéfectible amitié entre deux frères sur les docks de Cherbourg. **O.D.**

■ **L'avis du Figaro :** ●●○○

■ **« GRAND MARIN »**
Drame de Dinara Drukarova, 1h24.

REZO FILMS

Adapté du best-seller de Catherine Poulain, le premier film de et avec Dinara Drukarova prend le spectateur de plein fouet. Celle qui fit irruption dans le cinéma en 1990 avec *Bouge pas, meurs, ressuscite* (caméra d'or à Cannes) s'offre un rôle de « moineau » taiseux, Lili, femme au passé mystérieux qui débarque en Islande avec l'obsession de s'embarquer pour participer à une campagne de pêche sur un chalutier d'Alaska. Un film au caractère bien trempé qui séduit par sa sincérité et ses beaux élans de rude poésie. **O.D.**

■ **L'avis du Figaro :** ●●●○